

LORRAINE FOUCHET

# Le Livre de Poche

## *Entre ciel et Lou*

ROMAN



Le Livre de Poche remercie les éditions **HÉLOÏSE D'ORMESSON**  
pour la parution de cet extrait

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2016.  
ISBN : 978-2-253-06997-3 – 1<sup>re</sup> publication LGF

*Me'zo ganet e kreiz ar mor,  
Je suis né au milieu de la mer*

Yann-Ber KALLOC'H

*De quelle source lui vient son nom ?  
Est-ce de fée ou de sorcière ?  
Ou de quelque noir enfer,  
comme la boue de ses sillons  
On dit que l'on y voit sa joie,  
on dit que l'on y voit sa croix  
Je parle de l'île de Groix.*

Gilles SERVAT, Michelle LE PODER

*Une île, voici qu'une île est en partance  
Et qui sommeillait en nos yeux,  
depuis les portes de l'enfance*

Jacques BREL



*Au peintre Simone Marini qui,  
six mois après la mort d'Isabella Peroni,  
m'a offert une bouteille cachetée avec sa voix dedans*

*Aux Groisillons, cette terre posée sur l'océan leur appartient  
À ceux qui viennent d'ailleurs et y ont posé leur sac  
À tous ceux que la Bretagne chamboule*





31 octobre

*Jo, île de Groix*

Je m'appelle Joseph, tu m'appelais Jo. C'est moi au premier rang dans l'église, avec les yeux rougis, le caban et le pull turquoise posé sur les épaules. Tu disais que les lys avaient un parfum à réveiller les morts, j'aurais dû t'en acheter. Tu avais le sens de l'amour mais un sens de l'humour pire que le mien. Notre vie, tu l'as passée à me faire des blagues nulles. Je n'arrive pas à admettre qu'une femme lumineuse comme toi s'est éteinte. Il y a forcément un piège. Je vais tomber dedans quand ?

Nos enfants sont arrivés par le bateau. Cyrian a roulé depuis Paris avec sa femme Albane, leur fille Charlotte et le chiot Hopla, dans sa Porsche Cayenne noire qu'il a laissée au parking de Lorient. Sarah a pris le train en s'aidant de sa canne sans s'encombrer de son fauteuil roulant. Cyrian a tout géré comme il gère son entreprise. Il a choisi ton cercueil, s'est chargé de l'annonce dans les journaux et du livret de messe avec ta photo suffocante de beauté. Notre fils n'est ni sympathique, ni drôle, ni attendrissant, mais il est irréprochable.

Les bancs de l'église sont tous occupés : les Groisillons d'un côté, les non-insulaires de l'autre, ta famille devant. On a marié ici les enfants de nos copains, on a enterré leurs parents. On s'asseyait à l'arrière de l'église en se tenant la main. Ce matin, tes doigts me manquent et je suis assis au premier rang comme un fayot. L'ex-voto de bateau qui se balance au-dessus de ma tête me fiche le mal de mer. Derrière l'autel, sous le crucifix, la grande ancre est flanquée de deux anges placides. Le nouveau recteur, le jeune père Dominique, officie en personne. Autrefois, on pouvait mourir tous les jours, aujourd'hui les prêtres ne vivent plus ici à l'année. Tu es partie à la bonne date, tu as droit à une vraie messe. La chorale de La Kleienn chante *Audite Silete* de Michael Praetorius. C'est chamboulant et intense.

J'ai une faim de loup, de marin, de loup de mer. Une faim de Lou, puisque c'est ton prénom. J'ai envie de toi et de notre crêpe camembert caramel au beurre salé. J'ai le cœur gros – le comble pour un cardiologue. Je suis mal rasé, je n'ai pas ciré mes souliers. Ma belle-fille Albane est choquée que je porte mon chandail turquoise. Tu me l'as offert pour notre dernier anniversaire de mariage. C'est moi le veuf, qu'on me foute la paix ! J'ai toujours un pull posé sur les épaules, c'est ma marque de fabrique. Nos copains m'ont promis que si je meurs avant eux, ils viendront tous à mon enterrement avec un Joseph sur les épaules. Tu ne seras pas là pour le voir.

La vie se construit comme un oignon, par couches successives. Tes différents mondes sont réunis dans



cette église. La bande du 7 – nos amis de Groix qu'on retrouvait pour dîner au bourg chez notre amie Fred le 7 de chaque mois – est au complet. Les adhérents de la SAFMD – la Société d'aide aux femmes de maris défaillants que j'ai créée avec Jean-Pierre quand on bricolait chez les femmes des copains qui étaient sur l'île le week-end et repartaient bosser en semaine – sont là aussi. Ta famille est assise devant, dos droit, port de tête impeccable. Ton père, le comte, est mort il y a deux ans. Ta mère a disparu dans un accident de voiture quand tu avais un an. Tes sœurs aînées ont pris place comme les frères Dalton, par ordre de taille. Je ne les ai pas vues depuis l'enterrement de ton père. Elles sont restées au château familial, moi je t'ai kidnappée. Elles te ressemblent sans les étincelles et les pétilllements, les folies et les rêves. Tes amies d'enfance de l'école privée catholique sont là, fidèles. Je les repère à leurs tailleurs, foulards, mocassins ou ballerines. En cette saison, nos amies de Groix portent plutôt des vestes chaudes, des pantalons et des grosses chaussures. Tu t'étais investie dans le prix Clara, un concours de nouvelles récompensant des écrivains adolescents publiés au profit de la recherche en cardiologie. Tes collègues et de jeunes lauréats sont venus de Paris. Mon vieux pote Thierry Serfaty, patron en neurologie, est là par amitié. Le confrère qui dirige maintenant mon service de cardio s'est déplacé par politesse, je n'ai jamais pu le piffer. J'ai pris ma retraite tôt, il y a deux ans, pour profiter enfin de la vie avec toi. Tu viens de me poser un lapin monstrueux, Lou.

Tu t'es envolée dans la nuit de samedi à dimanche, au passage de l'heure d'été à l'heure d'hiver. À trois

heures du matin, les Français ont reculé leur montre d'une heure. En ultime pied de nez, tu as rendu ton dernier soupir à cet instant précis, l'infirmière faisait sa ronde. Chez nous en Bretagne, l'Ankou, le passeur des morts, vient chercher leurs âmes dans sa charrette grinçante. Tu lui as dit quoi ? « Recule ta montre sinon tu vas te planter » ?

Nous sortons sur la place par la grande porte du parvis. Le soleil d'automne éclaire le thon qui trône en haut de la flèche de l'église. Partout ailleurs en France, il y a des coqs sur les clochers, mais ici c'est une île de marins, le premier port thonier de France au début du xx<sup>e</sup> siècle.

Nous n'avons pas de funérarium dans l'île, le client manque. Le cortège contourne l'église pour se diriger à pied vers le cimetière. J'emprunte ce chemin tous les jours, mais exceptionnellement je ne m'arrête pas pour boire un café au « Triskell », je n'ai aucun journal sous le bras. J'ai le cœur déchiqueté et l'âme écrabouillée. Tu croyais au Dieu de ton père, je crois au Dieu des marins. Il m'a lâché, je fais naufrage sur le plancher des vaches, je me noie de chagrin sans avoir pris la mer.

Le glas sonne. Les voitures s'arrêtent. Les vieux se signent. Arthur, le beagle de Fred, pisse sur la roue du corbillard. Je le remercie du regard, il est le seul à agir normalement. Nos enfants, effondrés, marchent un pas derrière moi. Je prie pour que tout ça soit une de tes farces bizarres. Le cortège passe devant « Le Cinquante ». Jean-Louis change sa carte selon le marché. Tu aurais pris le millefeuille de tomates anciennes à la chair de tourteau avec sorbet au poivron, j'au-

rais choisi la soupe de lieu fumé aux algues. Tu aurais résisté au dessert, j'aurais craqué pour la poire Belle-Hélène dont tu m'aurais piqué la moitié. Maintenant je vais m'empiffrer seul. Cette idée me mord le cœur. Si je t'en laisse une part, tu reviens ? On dépasse la galerie de peinture de Yannick, Maurie et Perrine. Tu vas jaillir d'une toile et me faire mourir de peur ?

Tu étais belle, Lou, à rendre à un aveugle l'acuité visuelle d'un pilote de chasse, à un paraplégique la vitesse d'un guépard. Je ne t'ai pas vue morte, j'ai refusé. Je ne voulais pas de cette image, même si mes confrères psychiatres professent que c'est utile au travail de deuil. Je fais la grève du deuil, Lou, je suis un rouge.

Sous la halle du marché couvert, ça se trémousse. Pourtant je n'entends rien. Je pile. Tout le monde freine, sauf la voiture noire qui t'emmène. Je regarde mieux. On danse effectivement sous la halle. J'avise une affiche placardée sur un des piliers : « Bal silencieux organisé en réaction contre la Sacem et la taxation des commerçants du bourg qui passent de la musique. » Je quitte le cortège et m'avance vers la piste improvisée où aujourd'hui personne ne vend rien.

— Papa ! souffle Cyrian, gêné.

— Bon-papa ! renchérit sa femme Albane.

Je déteste qu'elle m'appelle comme ça, et je les emmerde. J'écarte les bras, je tourne sur moi-même. Chaque danseur suit son tempo propre. Ils ont des casques, des oreillettes, des iPod, des téléphones portables. Je bouge au rythme d'une musique que je suis seul à entendre : Serge Reggiani chante dans ma tête.

Le cortège funèbre attend, décontenancé. Tes amies d'enfance écarquillent les yeux, tes sœurs sont abasourdiées. Cyrian s'approche pour me saisir le bras, je me dégage brutalement. Alors Sarah lâche sa canne qui tombe à terre. Les autres danseurs s'écartent. Elle m'enlace et commence à tourner avec moi.

— Fellini est mort un 31 octobre, glisse-t-elle à mon oreille.

Nous dansons, vacillants, fragiles, malhabiles, chacun au rythme de sa musique, certainement une mélodie de Nino Rota pour notre fille.

— Je vous rejoins, dis-je à Cyrian d'un ton sans réplique.

Il recule, mécontent. Sa femme serre ses lèvres fines. Leur fille Charlotte, neuf ans, s'en fiche. Sa demi-sœur Pomme, dix ans, fille aînée de Cyrian, qui vit chez nous avec sa maman, a le visage noyé de larmes. Elle connaît mal son père. Depuis sa naissance, il ne lui rend visite à Groix qu'en coup de vent, pour son anniversaire, Noël, Pâques, et il venait pour toi à la fête des mères. Sans jamais croiser son ex, Maëlle, la maman de Pomme.

Je termine mon couplet : « Je t'aime, toi, qui ne seras jamais une grande personne, ne me quitte jamais, je t'aime. » Je te parle une dernière fois avec mes mots groisillons, *me galon*, mon cœur, *me karet vihan*, ma petite chérie. Puis je m'incline devant Sarah et je ramasse sa canne.

— Il faut qu'on rejoigne le cortège, dis-je.

Sarah souffle à Pomme :

— *Cortège* est un poème de Prévert qui commence par : « Un vieillard en or avec une montre en deuil, une

reine de peine avec un homme d'Angleterre, et des travailleurs de la paix avec des gardiens de la mer.»

Pomme a les yeux de son père, bleus avec des reflets dorés. Elle est maligne, elle remet les bouts de phrase dans l'ordre. Nous te rejoignons à l'allure de Sarah. Pour être un vrai Groisillon, il faut quatre plaques au cimetière, quatre générations d'îliens nés et morts sur ce morceau de terre posé au milieu de l'océan, trois lieues au large de Lorient. Je suis né ici, descendant de plusieurs générations de marins pêcheurs. Tu es née dans le château de ton père, digne héritière de cavaliers et de chasseurs. En m'épousant, tu as perdu ta particule mais tu as gagné Groix. Et je suis devenu ton âme sœur, ton proche. Ton « piroche », comme disait Pomme bébé en prononçant de travers – le mot est resté.

L'île protège autant qu'elle isole. En y arrivant, ceux qui y sont attachés retrouvent leur âme perdue. En la quittant, on en emporte l'ombre, on en exile le souvenir, on vit dans l'attente des retrouvailles. Groix, une vérité palpable de huit kilomètres sur quatre, est addictive. On revit quand le bateau passe entre les deux feux d'entrée de Port-Tudy et accoste. Les îles, avec leur vibration intérieure, servent d'amer à l'âme des insulaires. « Amer », non dans le sens « âpre », mais dans celui d'objet fixe servant de repère sur une côte. Ici, on n'a pas d'autre choix que d'être vrai.

Quand Sarah et Cyrian étaient enfants, je leur ai expliqué que le cœur des Groisillons était entouré d'eau salée. Le premier jour des vacances scolaires, je les emmenais avaler un verre d'eau de mer. On filait à

la plage, quelle que soit la météo, et on buvait les yeux dans les yeux. Cyrian, l'aîné, a abandonné ce rite le premier. Sarah a tenu un peu plus longtemps pour me faire plaisir. Je continue avec Pomme. J'ai essayé avec Charlotte les rares fois où elle est venue, elle a tout recraché. Albane, quant à elle, a poussé des cris de mouette hystérique. J'ai renoncé.

En te voyant encadrée de cierges à bâbord et à tribord, j'ai pensé aux «veillées mortuaires et autres mortelles joyeusetés» de Lucien Gourong, le globe-conteur groisillon. La dernière fois qu'on est allés l'écouter, on est rentrés en chantant : «Elle a perdu son berlingot dans le vallon de Kerlivio.» Je fais moins mon malin, là.

Pomme tressaille quand on descend ton cercueil dans la fosse. Elle tente de prendre la main de son père, mais il reste les bras ballants. Charlotte se penche sur son téléphone portable. Son visage se crispe, il n'y a pas de réseau. Les larmes de Pomme lui brouillent la vue. Tes deux petites-filles n'ont en commun que leur père. C'est important la famille. C'est crucial. Aujourd'hui, ça me crucifie.

Je suis toujours étonné, dans les interviews, quand les gens à qui on demande «quel est le plus beau jour de votre vie?» répondent : «Celui de la naissance de mes enfants.» Moi, c'est celui où tu m'as souri pour la première fois. Nos enfants, c'était une évidence, une transmission. Mais que tu m'aimes, avec ton regard ensorcelant et ton physique renversant, c'était un miracle. Tu avais un sourire éblouissant, je suis encore aveuglé, mais tu n'es plus là pour me guider.

Quand ta sœur la plus pieuse m'a affirmé que tu étais heureuse près du bon Dieu dans sa joie, je lui ai répondu qu'elle avait tort, tu étais heureuse avec nous. Dieu s'est planté ou il est parti en week-end et son remplaçant a coché le mauvais nom sur sa liste.

J'ai grandi dans cette île. Il y avait deux écoles, celle du diable et celle du bon Dieu, la laïque et la catholique. Je suis allé aux deux. Puis j'ai été interne au lycée de Lorient, j'ai fait médecine à Rennes, j'ai bossé comme un dingue et réussi l'internat de Paris. Nous nous sommes mariés. J'ai refusé de m'installer chez ton père comme les gentils maris de tes obéissantes sœurs, il m'en a tenu rigueur. Nos enfants sont nés, Cyrian puis Sarah. J'ai emprunté sur vingt ans pour acheter un appartement à Montparnasse près de la gare d'où partent les trains vers la Bretagne. J'ai choisi de faire carrière à l'Assistance publique plutôt que dans le privé où j'aurais gagné cent fois plus. On retournait à Groix pour les vacances scolaires. Et on est revenus y vivre à l'année avec notre joyeuse bande de jeunes retraités. C'était tendre et festif. On est redevenus libres et légers. Jusqu'à ce que tu déconnes, mon bel amour, au printemps dernier. Tu avais cinquante-six ans, je ne me suis pas méfié.

Cyrian et sa famille vivent au Vésinet, Sarah habite à Paris dans le Marais. Ils ont réussi chacun dans sa branche, ils nous ont fichu une paix royale, même quand tu as exigé d'emménager en maison de retraite fin juin et que j'ai dû, la mort dans l'âme, me ranger à ta décision. Je n'ai dit à personne pourquoi, j'étais

tenu par le secret médical. De toute façon, ça ne concernait personne d'autre que nous et tu n'aurais pas aimé qu'ils sachent. Nos amis n'ont pas compris. Nos enfants étaient gênés de te savoir là, mais aucun n'a offert de nous aider. Cyrian s'est réfugié dans le travail et a proposé de payer quelqu'un pour s'occuper de toi à domicile. Sarah a forcé sur la bouteille et les fiancés d'un soir. Ils ont fait quelques allers et retours pour t'embrasser, tu aurais mérité mieux. Puis ils sont arrivés trop tard. Tu n'avais pas revu Charlotte depuis un an.

Je suis un type chanceux, je gagne au Monopoly contre Pomme, je me gare facilement à Paris, les caisses ferment derrière moi au supermarché. Je t'ai rencontrée, tu m'as aimé. J'étais né sous une bonne étoile, mais tu l'as emportée avec toi et désormais la nuit est d'encre. Tu as été en retard toute ta vie, on a raté des avions, des trains, des levers de rideaux, des débuts de films. C'est la première fois que tu es en avance, que tu me précèdes quelque part. Je suis prêt à pouffer à la plaisanterie que tu m'as concoctée. On rigole à quelle heure ?

Je ne pleure pas. Chaque fois qu'on enterrait quelqu'un ensemble, tu citais Stan Laurel : « Celui qui pleure à mon enterrement, je ne lui parlerai plus jamais. » Je repense au poème de Sarah. Je suis un veuf turquoise avec un chandail inconsolable. Un piroche turquoise avec un chandail seul.